

Henda Zaghouani-Dhaouadi



« Les poètes ont-ils laissé pièce à poser ?
As-tu reconnu la demeure imaginée ?

O demeure de 'Abla, à El-Jiwâ', parle
Et bon jour, demeure de 'Abla, et salut ! »

Mu'allaqat 'Antara,
Tr. Pierre Larcher (2000, p.31)

Les traductions de Pierre Larcher

Ce numéro 5 de notre revue accueille la poésie arabe préislamique, essentiellement les *Mu'allaqât*, un ensemble de textes qui remontent à un siècle environ avant l'apparition de l'Islam (Ve-VII^e s. de JC), et qui en sont incontestablement le fleuron. Conçu donc comme un véritable recueil, il est consacré aux récentes, belles et fidèles traductions de Pierre Larcher à qui nous tenons à rendre un chaleureux hommage.

L'intérêt que portent nos chercheurs français à l'Orient et à la langue-culture arabe est un fait patent. Il ne s'agit nullement d'un « orientalisme » de pure mode passagère, mais d'un intérêt évident pour une poésie qui est au fondement même de toute expression humaine. L'Orient arabe porte en lui cette dimension poétique comme une éthique le définissant au plus profond des siècles. L'ère préislamique apparaît ainsi sous un nouveau jour : humaniste et non « inculte » comme on l'a souvent pensé.

Les poèmes traduits par Pierre Larcher, autorisant de nouvelles lectures, ouvrent la voie à des commentaires inédits. Cela entraîne une quête permanente de sens face à des textes originellement oraux et qu'enrichit leur fixation dans des formes écrites diverses. Les traductions qu'il nous offre participent spontanément de cette quête, non seulement de conservation du patrimoine culturel de l'humanité, mais aussi d'une éthique où les formes poétiques anciennes, pour ne pas dire « archaïques », s'ornent d'un habit moderne tout en gardant leur sève originelle.

Après son recueil *Les Mu'allaqât, les sept poèmes préislamiques* (2000) préfacé par André Miquel, professeur honoraire au Collège de France (qui a lui-même fait une traduction de l'un d'eux¹¹), il ajoute les cinq poèmes du *Guetteur de mirages* (2004) et d'autres encore publiés dans diverses revues. A cet égard, il nous paraît important de les rappeler ici, non seulement pour le chercheur intéressé mais aussi pour le grand public désireux de découvrir à travers le regard singulier du traducteur, cette poésie qui chante l'amour, la femme, le vin, la guerre, la nature, les haines, la fierté et les douleurs... qui sont d'évidence des thèmes éternels. On trouve ainsi :

En 1993. « Une *qasîda* de Imru'al-Qays, traduite et annotée », in *Arabica*, tome XL. Brill Academic Publishers, pp. 120-125. (*Qasîda lâmiyya*)

En 2003. « L'Ode à Himyar : Traduction de la *qasîda himyâriyya* de Nashwân b. Saïd (m. ?537/1178), avec une introduction et des notes », dans *Middle Eastern Literatures*, Vol. 6, n°2, July, Carfax Publishing, pp.160-175.

En 2006. « La *Mujamhara* de Khidâsh b. Zuhayr : Introduction, traduction et notes », in *Bulletin d'Études Orientales*, Tome LVI, année 2004-2005, Institut Français du Proche-Orient, Damas, pp. 137-151.

En 2006. « Un poème de Nâzik al-Malâ'ika ». Dans la *Revue des deux Rives* n°4, coordonnée par Michel Quitout. Paris, l'Harmattan. pp. 145-148. La traduction de ce poème moderne rappelle, par son style, le thrène largement exploité par les poétesses de l'époque archaïque, notamment les Khansâ', surnom de quatre poétesses (Blachère, 1980), et autres.

Linguiste, arabisant et sémitologue à l'Université d'Aix-Marseille I, Pierre Larcher s'est attaqué à ces textes en leur donnant l'essentiel de sa formation à la fois discursive (toute la poésie qu'il avait mémorisée), linguistique et poétique (toute sa connaissance des langues classiques anciennes telles le grec et le latin, mais aussi des théories linguistiques modernes, formé qu'il est à la poétique, notamment celle de R. Jakobson). Tout cela s'ajoute à sa grande connaissance de la langue arabe moderne et classique qu'il enseigne à ses étudiants. Il s'agit, de surcroît, d'une nouvelle traduction complète de ces poèmes (la première datant de 1782 avec l'Anglais William Jones²² comme auteur).

Ces deux recueils de traductions forment d'évidence un ensemble, le second complétant le premier. Ainsi, *Le Guetteur de mirages* comporte les textes suivants dans l'ordre de leur traduction :

Les huitième et neuvième poèmes joints aux Sept par le grammairien Ibn al-Nahhâs (m. 338 de l'hégire/950 de notre ère), constituant ainsi un *Commentaire des neuf célèbres poèmes* ;

Le dixième poème, qu'ajoute Tibrîzî (m. 502 / 1109) aux Neuf d'Ibn al-Nahhâs, instaurant ainsi un *Commentaire des dix poèmes* ;

Les troisième et quatrième *Mu'allaqât/Sumût* (colliers) de la *Jamhara* de Qurashî (fin III^e / IX^e siècle ?) (Larcher, 2004, p. 9)

Les Mu'allaqât, les sept poèmes préislamiques, Les Immémoriaux, Fata Morgana, 2000

Ils comprennent, comme indiqué par leur titre, sept poèmes. Leur nombre a été sujet à controverse, ainsi que leur dénomination, comprise comme « *les suspendus* » ou encore « *les colliers* » (*sumût al-'Arab*). Pierre Larcher propose ici une interprétation de leur nombre et de leur nom :

A- S'agissant du nombre, il n'y a jamais eu sept ou même dix *Mu'allaqât*. Ce titre est en fait un des surnoms d'une collection de sept poèmes. Cependant, étant donné qu'il en existe plusieurs versions, comme on le verra plus loin (nous en avons encore deux), des entrecroisements se sont produits aboutissant à des collections de plus de sept poèmes (9 chez Ibn al-Nahhâs, 10 chez Tîbrizî) parfois appelées (abusivement selon les spécialistes) *Neuf* ou *Dix Mu'allaqât*.

B- S'agissant du nom, si « *commentées* » est bien une des interprétations qu'on a pu donner des *Mu'allaqât*, elle est cependant rejetée et on en accepte aujourd'hui deux autres :

d'abord « *Pendentifs* », ce qui est suggéré par le surnom de « *sumût* » dans la *Jamhara* à côté de *Mu'allaqât* ;

ensuite « *suspendues* », ce qui donne lieu à deux interprétations de la « suspension » :

- a) celle qui a prévalu à date tardive, comme « *suspendues à la Kaaba* » ;
- b) une autre, aujourd'hui oubliée, mais qui était celle du grammairien Ibn al-Nahhâs (le Commentateur des « *Neuf poèmes* ») comme « *suspendues au mur de la bibliothèque du Souverain* » ! Ibn al-Nahhâs conservait ainsi le souvenir de la liaison de cette poésie avec les royaumes préislamiques de Kinda (et Imru'al-Qays était Kindite), puis des Ghassanides et surtout des Lakhmides de Hîra ('Amr Ibn Kulthûm et al-Hârith b. Hilliza), liaison rapportée par maintes traditions arabes.

Le recueil des *Mu'allaqât, les Sept poèmes préislamiques* comporte des poèmes de chacun des poètes suivants. Les voici dans l'ordre et la présentation du traducteur :

'Antara Ibnu Shaddâd al-'Absî (525-615 ap. JC ?) de la tribu de 'Abs en Arabie occidentale et son poème en -*mî*, dont le mètre est le *kâmil* (parfait) « *Les poètes ont-ils laissé pièce à poser ?* ». Fort connu pour sa passion pour 'Abla, sa cousine, « qui appartient - comme le précise Larcher - au paradigme des amours contrariées par les familles, ici pour des raisons tout à la fois raciales et sociales » (Larcher, 2000, p. 30). 'Antara était métis d'un père arabe et d'une esclave abyssine. Nous reproduisons, dans ce numéro, sa *Mu'allaqâ* en arabe, texte proposé par Driss Cherkawi.

Imru'al-Qays al-Kindî (V-VII^e s. ap. JC), fils de Hujr, roi de Kinda, qui se revendiquait yéménite, « revendication, aujourd'hui confirmée par l'archéologie » (Larcher, 2000, p. 46), et de son poème en -*lî*, (mètre *tawîl* / long), « *Halte ! et pleurons au rappel d'une aimée, d'un camp...* ». Parmi les

divers nombres de vers proposés par les commentateurs et grammairiens arabes anciens (76 chez Ibn Kayzân, 77 chez Shantamarî, 79 chez Zawzanî, 82 chez 'Anbarî, Ibn al-Nahhâs et Tibrîzî, et auxquels la *Jamhara* ajoute 8), P. Larcher propose « une *Mu'allaqa* « idéale » de 90 vers ».

Tarafa Ibn al-'Abd al-Bakrî (VI^e s de J-C), un poète nomade de l'une des tribus de Bakr dont le domaine se situe entre la basse vallée de l'Euphrate et la côte orientale de l'Arabie. Son poème en *-dî* (mètre *tawîl*) commence ainsi : « *De Khaoula, les vestiges, à Thahmad, sont visibles/Tel reste de tatouage au revers de la main* ». Cette *Mu'allaqa* est très connue par le portrait complet de la chamelle peint par le poète (vers 11-39) et dont seront cités plusieurs vers dans l'une des contributions de ce numéro (celle de Basma-Nouha Chaouch).

La *Mu'allaqa* de **Zuhayr Ibn Abî Sulmâ al-Mazanî** (530-627 de JC), poète des tribus de l'Arabie occidentale (Muzaiina et par sa mère Ghatâfan). En mètre *tawîl* (long) et rime en *-mî*. Toujours soucieux d'en équilibrer les diverses variations (59 vers chez 'Anbarî, Ibn al-Nahhâs et Tibrîzî, 62 dans la version de Zawzanî, et ayant en commun 57 avec la première), Pierre Larcher les a *fondues en une Mu'allaqa idéale de 64 vers*. Cela témoigne finalement d'une recherche incessante de rigueur et de sérieux quand au nombre très controversé de leur vers, exigé par le travail de traduction.

La *Mu'allaqa* de **'Amr b. Kulthûm al-Taghlibî** (VI^e s. de JC), poète de la grande tribu chrétienne des Taghlib (confins syro-mésopotamiens). Les diverses variations sur le nombre des vers étant aussi très grandes, P. Larcher se trouve conduit à suivre celle de Zawzanî « qui a pratiquement tous les vers des autres commentateurs, mais aussi sept vers en commun avec la *Jamhara* » (Larcher, 2000, p. 86). Le poème commence « par une scène de cabaret » (Larcher, 2000, p. 86), avec une célébration du vin : « *Holâ ! Debout avec ta cruche et verse-nous/À boire, sans rien garder, de ces vins d'Anderine* ».

La *Mu'allaqa* d'**Al-Hârith b. Hilliza al-Yashkûri**, « *Asmâ' nous a prévenu qu'elle s'en allait, /Quand, de tant d'autres, on se fût lassé du séjour* ». Poème en *-â'î* au mètre *Khafîf* (léger), comprenant de nombreux enjambements dont le traducteur a rendu compte par *des enjambements syntaxiques et même en un cas (v.30) morphologique*. Al-Harith b. Hilliza est, par ailleurs, un poète du VI^e siècle qui appartenait au clan des Banû Yashkûr, de la tribu de Bakr en Arabie du Nord.

Enfin, la *Mu'allaqa* de **Labîd b. Rabî'a al-Âmirî**, centenaire (540/60 ?-660 ap. JC), originaire de la tribu des Âmir b. Sa'sa' (en Arabie occidentale) et qui commence ainsi : « *Effacés, campements de passages ou séjour/A Minâ ! Ghawl, Rijâm sauvages pour toujours !* ». Elle célèbre une dimension bédouine dans son fond et illustre, quant à sa forme, le plan tripartite de la *qasîda*, ce qui en fait une *Mu'allaqa* très appréciée par les arabophones. Mais pour Pierre Larcher, ce plan est encore plus compliqué qu'il ne paraît en apparence : le *nasîb* (v.1-21) se structure sur trois séquences : d'abord l'évocation des vestiges (1-11), ensuite celle des femmes qui lui sont associées (12-15) et enfin le poète concentre son attention sur Nawâr, l'une d'entre elles (16-20). Cette évocation se retrouve après le *rahîl* (v. 55-56), introduisant une scène bachique

(57-62) « par le biais du passage de la référence à l'adresse » (Larcher, 2000, p. 116). Le *rahîl*, grâce à la comparaison de la chamelle avec d'autres femelles d'animaux, est structuré sur « deux remarquables scènes de genre » (Larcher, 2000, p. 116) : « les aventures d'un couple d'onagres (v.25-35) et les malheurs d'une oryx (v.36-52) » (Larcher, 2000, p. 116). La dernière partie du poème, le *madîh*, concentre quant à lui plusieurs thèmes : l'évocation du cavalier en armes (v.66-69) où le poète fait *un bref portrait de cheval*, et la célébration du chef. Dans tout le poème enfin on trouve des *sentences sur l'amour* (v.20-21), *la résolution* (v.29), *le destin* (v.39). Le poème de Labîd est ainsi « hétérogène, sans être pour autant incohérent : sa composition, plus que picturale, est musicale, avec, au sein même des mouvements, des thèmes, récurrents », indique Pierre Larcher (2000, p. 116).

Le Guetteur de mirages, Cinq poèmes préislamiques. Sindbad-Actes Sud, 2004.

Étant « une suite aux Sept poèmes, également préislamiques, plus connus sous le surnom de Mu'allaqât », « ces cinq poèmes peuvent, eux aussi, prétendre à des titres divers au surnom de Mu'allaqât » (Larcher, 2004). Le but est de donner une conception plus achevée des odes préislamiques. Larcher va donc revenir à diverses d'entre elles, citées par Ibn al-Nahhâs, Tibrîzî, Qurashî (*Jamhara*) et qu'il n'avait pas traduites dans son premier ouvrage. Il explique cela en détail dans la *Préface* de son livre. Nous nous contenterons, ici d'énumérer ces cinq poèmes et d'en donner quelques indications de lecture.

Le poème en Lâm, d'al-A'shâ Maymûn « Dis adieu donc à Hurayra... ».

Maymûn b. Qays, dit **al-A'shâ** (le “malvoyant”) faisait partie des Qays de la basse vallée de l'Euphrate. On pense qu'il a vécu entre 570 et ± 625 ap. JC et qu'il fut un panégyriste sillonnant le Nord (à Hîra) et le Sud (Najrân) de l'Arabie. Il devait être certainement chrétien. Régis Blachère semble, dans son *Histoire de la littérature arabe des origines à la fin du XVe siècle de J.C.*, accueillir avec beaucoup de réserve l'œuvre placée sous ce nom.

P. Larcher a confronté quatre éditions du texte à sa disposition pour déduire qu'elle ne sont ni différentes par le nombre des vers (64 dans le premier cas, 65-66 dans le second), ni par leur énoncé, mais plutôt par leur ordre. C'est d'ailleurs ce qui l'a amené à sélectionner celles d'Ibn al-Nahhâs et Tibrîzî, « plus cohérentes » pour lui « même si cette cohérence, comme le suggère Montgomery (1997), peut être le résultat d'une intervention des commentateurs eux-mêmes » (Larcher, 2004, p.24). C'est un poème dont le thème prépondérant (du *nasîb* au *rahîl*) est l'amour fou voué à une femme *Hurayra*. Le mètre est le *basîl* (simple) et la rime est en -*lû*.

Le poème en dâl d'Al-Nâbigha al-Dhubyânî, « Demeure de Mayya... ».

Al-Nâbigha al-Dhubyânî (« le geyser des Dhubyân ») est le surnom de Ziyâd b. Mu'âwiya, poète de la tribu des Murra (groupe Dhubyân/Ghatâfan d'Arabie centrale). Il vécut selon la tradition entre 550 et 602. Il serait selon les sources « un exemple de poète de tribu, devenu poète de cour, au service des *Lakhmides* » (Larcher, 2004, p. 41). Pierre Larcher a suivi la version d'Ibn al-Nahhâs et de

Tibrîzî où il figure comme le neuvième des « Neuf » poèmes du premier et des « Dix » du second. La *qasîda* de al-Nâbigha fait partie d'une trilogie consacrée aux excuses faites à « al-Nu'mân b. Mundhir, souverain lakhmide de Hîra de 580 à 602 par le poète, accusé d'avoir tenu des propos désobligeants pour le roi sur son épouse al-Mutajarrida et menacé d'être mis à mort » (Larcher, 2004, p. 41). Le mètre est le *basît* et la rime en -dí.

Le poème en bâ' de 'Abîd b. al-Abras « De ses gens, Malhoub s'est vidé... »

Ce poète était de la tribu des Tha'alaba (groupe Asad, Arabie centrale) et vécut dans la première moitié du VI^e siècle de J.-C. Son poème est « inexplicablement célèbre » selon Régis Blachère (P. Larcher, 2004, p. 59) car il allie une scène animalière à une forme où il n'y aurait aucune continuité. Mais, pour le traducteur, on y trouve bien la cohérence d'un poème tripartite et il le démontre dans son commentaire préliminaire, pour passer ensuite à la controverse sur le mètre du poème, un *basît* « relâché » (*mukhalla'*), autrement dit un trimètre au lieu d'un tétramètre. Le traducteur s'est conformé à la version proposée par Tibrîzî après avoir confronté celles de la *Jamhara*, du *Muntahâ al-talab* d'Ibn Maymoun (VI^e/XII^e siècles), les deux éditions du *Dîwân*, celles de Lyall (1913) et de Nassâr (1957).

Le poème en râ' d'Al-Nâbigha al-Dhubyânî « Un détour pour saluer... »

Ce texte n'a apparemment été traduit qu'une seule fois en français par Derenbourg, en 1868, avec le *Dîwân* (vers 50-63) et finalement présenté en appendice dans sa totalité. Le poète, au cours du *nasîb* « évocation des vestiges » (v 1-26), pleure sa séparation d'avec Nu'm, sensuellement décrite. Vient ensuite le « *rahîl* » (voyage) (v. 27-49), une traversée du désert où le poète décrit rapidement sa chamelle, en se comparant à un oryx mâle dont il retrace les aventures suivies par une scène de chasse.

Le *madîh* (« éloge ») est, quant à lui, une célébration du poète lui-même pour « sa perspicacité dans une affaire de pâturages opposant le roi lakhmide al-Nu'mân b. al-Hârith aux banû Dhubyân, groupe tribal auquel appartient Al-Nâbigha » (Larcher, 2004, p. 74). Poème ainsi très symbolique sur le plan littéraire. Mètre *basît* (« simple ») et rime en -ârî.

Le titre de ce poème a été repris par Henri-Jean Debon pour son documentaire sur la ville de Dubaï dont nous présentons une contribution, dans ce numéro, comme une expression artistique et cinématographique de la poésie préislamique arabe.

Le poème en lâm d'Al-A'shâ Maymoun « Que sont les pleurs... », mètre khafîf, rime -âlî.

Ce texte se trouve dans le *Dîwân* attribué au poète et dans la *Jamhara* où il constitue la quatrième des *Sumût* ou *Mu'allaqât*. C'est uniquement par le nombre de vers que diffèrent les deux versions : on observe que la *Jamhara* a ajouté 23 vers aux 75 du *Dîwân*. Poème par ailleurs « difficile » qui « a fait l'objet d'une publication et d'une étude magistrale par Geyer (1905) ». Mais c'est P. Larcher qui le traduit pour la première fois en français.

Nouvelle traduction, traduction nouvelle ?

Pourquoi une nouvelle traduction alors qu'il y en a eu tant d'autres auparavant, que ce soit en français ou dans d'autres langues comme l'anglais ou l'allemand ? A cette question Pierre Larcher, lui-même, répond : « les *Mu'allaqât* sont la plus célèbre anthologie de la poésie arabe archaïque, et, plus spécialement, antéislamique et qu'archaïque est ici synonyme, sur les plan linguistique et littéraire, de « classique », au double sens étymologique du terme : « de première classe » et « qui s'enseigne dans les classes ». Or, toute littérature de ce genre, prestigieuse et scolaire, suscite toujours de nouvelles interprétations » (Larcher, 2000, p. 13). Une telle réponse met d'abord l'accent sur les modes d'enseignement de la littérature classique arabe, qui les maintiennent comme des textes fondateurs. Mais aussi sur la nécessité d'une dynamique interprétative leur permettant d'être revues à chaque époque de l'Histoire. Une « traduction nouvelle » ainsi qu'une « nouvelle traduction » étaient donc légitimes aux yeux du poéticien. En effet, il l'explique ainsi : « On prendra garde toutefois qu'il ne s'agit pas seulement d'une nouvelle traduction, mais bien d'une traduction nouvelle, en ce que l'ensemble des choix ici faits n'a jamais été tenté, en français, sur l'ensemble des *Mu'allaqât*, même si tel ou tel de ces choix a pu l'être sur telle ou telle *mu'allaqa*. » (Larcher, 2000, p. 13).

Pierre Larcher, en effet, et comme nous l'avons montré ci-dessus, a repris les diverses versions arabes, reflets de toutes les incertitudes quant à leur nombre, à leurs noms et même aux poètes qui en étaient les auteurs, pour créer une nouvelle version harmonisant toutes les autres. Un travail de poéticien et de traducteur à la fois était nécessaire. La Préface du *Guetteur de mirages* insiste ainsi sur ce travail minutieux par lequel les controverses, quelle que soit leur nature (nombre, nom, appartenance, ordre dans lequel ces poèmes ont été commentés...), donnent lieu à un corpus harmonisé. Les deux recueils nous présentent finalement douze poèmes préislamiques qui sont une synthèse idéale des diverses versions arabes (celles de Ibn al-Nahhâs, Tibrîzî, Qurashî ...). Cette nouvelle interprétation des *Mu'allaqât* prend en compte ces modifications, en appelant à une lecture privilégiant d'abord celle du poème à voix haute, ensuite, celle des commentaires. La *qasîda* est non seulement écrite, mais encore garde pleinement sa dimension orale et poétique. Ainsi, l'alexandrin « déniâisé » est celui qui rend compte du rythme même du vers arabe comme l'explique en ces termes l'auteur : « dans ce contexte, on remarquera que nous pratiquons un alexandrin que nous appelons « déniâisé » et nos manuels « libéré ». Cette libération porte essentiellement sur la place des coupes, « aléatoire », et leur nature, plus souvent « épique » que « lyrique ». Aux coupes classiques en 6/6 et romantique en 4/4/4, nous ajoutons d'autres combinaisons, ascendantes ou descendantes, en 5/7 et 7/5, 3/4/5 et 5/4/3 etc. De même, nous pratiquons largement la « passe », c'est-à-dire la faculté de ne compter pour rien le e muet. C'est généralement le cas aux pauses fortes, le plus souvent marquées par des virgules, mais parfois aussi ailleurs. » (Larcher, 2000, p. 23). « Lyrique » et « épique » sont ainsi des « étiquettes » rappelant originellement la dimension orale des *qasâ'id*. Ces coupes permettent de les faire revivre et Larcher insiste là-dessus : « il s'agit donc d'oraliser notre traduction, écho dans le texte de la déclamation du poète bédouin, au style très oratoire, tel qu'on peut d'ailleurs en entendre aujourd'hui encore » (Larcher, 2000, p. 24).

Présentation des contributions

Ce numéro a été riche en contributions, toutes aussi diverses que passionnantes. Il se place sous le signe de la poésie mais aussi et plus amplement de l'art puisque deux de nos contributeurs sont respectivement calligraphe (Abdallah Akar avec ses *Poèmes Suspendus*), et cinéaste (Henri-Jean Debon avec « *Un détour pour Saluer ...*»). En plus des métaphores et des implicites dont foisonnent les textes, nous avons des images, illustrations d'une véritable consécration des *Mu'allaqât*, au travers des traductions de Pierre Larcher. C'est dire finalement que poésie rime avec toute forme artistique, pourvu qu'on s'y adonne avec ferveur.

Pour bien cadrer le numéro, et dans une **Première Partie**, Henda Zaghouni-Dhaouadi, docteur en Sciences du langage de l'Université de Saint-Étienne, retrace toute l'histoire des *Mu'allaqât* et de la poésie préislamique dans son contexte à la fois littéraire et historique. Le lecteur pourra ainsi plonger dans cet univers où l'oralité était la forme essentielle de la production poétique, la plus prisée aussi, dans un monde qui ne connaissait pas encore la consignation écrite de la langue arabe. Mais cette modeste contribution est dédiée surtout au dernier traducteur des *Mu'allaqât* et autres poèmes préislamiques.

Puis viennent des réflexions, sur les traductions de Pierre Larcher par Rodica Firanescu (Dalhousie University, Halifax, Canada), linguiste, arabisante d'origine roumaine, et pratiquant aussi excellemment la langue anglaise. Pour elle, la traduction de Pierre Larcher est une véritable œuvre artistique (ce qui fait référence, mais sans le vouloir, à Akar et à Debon dans ce numéro), puisqu'aux talents du linguiste et du sémitologue, s'ajoute l'art du poéticien donnant lieu à une traduction riche, complexe et éminemment nouvelle. À lire sans aucune interruption !

Raja Lahiani³, enseigne la rhétorique anglaise à l'Université de Sfax en Tunisie. Ayant brillamment soutenu une thèse de doctorat sur les différentes traductions des *Mu'allaqât* en Angleterre, et qui vient d'être récemment publiée (Mai 2008), elle propose de faire *chanter et/ou de faire parler* le fameux vers 75 de Tarafa traduit quatorze fois par des Français et des Anglais. Ainsi ces traductions sont comparées aux mêmes textes, puis entre elles : similitudes, influences et/ou différences. Le bilan de ce travail montre que la traduction est estimée positivement, non seulement quand elle parle, mais aussi quand elle chante, ce qui explique le choix du titre de *Does it speak ? Does it Sing*, traduit en français par *Est-ce que ça parle ? Est-ce que ça chante ?*

La **Deuxième Partie**, quant à elle, enchaîne avec un thème très complexe rendant compte de la richesse et de la diversité de la poésie arabe préislamique. A ce niveau, c'est André Miquel, professeur honoraire au Collège de France, qui ouvre cette séquence pour montrer, dans un essai inédit, comment l'esprit, les thèmes et le vocabulaire des *Mu'allaqât* ont longtemps survécu dans l'histoire de la poésie arabe. L'auteur voyage ainsi jusqu'à l'ère abbaside, et dans sa complète décadence, pour nous rapporter deux extraits traduits d'un poème de Mutanabbî (915-965), poète du *fakhr* (jactance) et de la *hamâsa* (enthousiasme). Le premier est un morceau de jactance, le second est « une course dans le

désert » illustrant bien cet infatigable enthousiasme du chevalier. « Ici comme ailleurs- note André Miquel- en tout cas, la *mu'allaqa* des origines a fait son chemin ; loin d'être morte avec ses auteurs attirés, elle a survécu pour le meilleur d'un rêve toujours entretenu ».

Katia Zakharia, de l'Université Lumière (Lyon II), s'attache, dans un essai original, à analyser les sept *nasīb* (ou évocation des vestiges) des *Sept Mu'allaqât*, mais à partir de la traduction même de Pierre Larcher. Ainsi ces textes traduits apparaissent pour l'auteur comme un espace de lecture tout à fait singulier, à travers lequel on peut retrouver avec bonheur la lecture du traducteur et l'itinéraire de la poésie préislamique, le *nasīb* étant lui-même un prélude au voyage initiatique (le *rahîl*) du poète, d'une traduction à une autre, de l'original à l'étranger. Un essai d'une grande qualité et un grand hommage à Pierre Larcher. Une telle contribution serait un excellent support didactique pour l'enseignement de la poésie arabe dans les classes de langue.

Place ensuite à la poétique arabe. **Basma-Nouha Chaouch** de l'université de Tunis explore le thème du bestiaire comme une des séquences permanentes dans la *qasîda* préislamique. L'auteur montre, par des extraits des traductions de Pierre Larcher et par d'autres qu'elle traduit elle-même, les propriétés structurelles et stylistiques particulières en interactivité dynamique avec les autres séquences du poème. Ainsi, elle développe et analyse le caractère spécialisé de ce thème, les figures rhétoriques et l'élaboration rythmique qui participent d'une poétique bien spécifique. Le tout forme un précieux essai pour l'analyse et l'étude de la poétique arabe préislamique.

Enfin, c'est **Hermann Ferga**, récemment docteur de l'Université de Bordeaux III, ayant soutenu une thèse sur « La poésie bachique de l'ère préislamique aux prémices de l'islam », qui nous invite, dans un grand essai, à découvrir le registre bachique dans les *Mu'allaqât* et *Mu'allaqât /Sumût* de la *Jamhara* de Qurashî. L'auteur découvre que ce thème, sans pour autant constituer le sujet prépondérant des *qasâ'id*, révèle grâce à un certain nombre de procédés formels (descriptifs et métaphoriques etc.) que la tradition bachique largement développée plus tard, que ce soit par les Umayyades ou par les Abbasides, était déjà bien établie.

En **Troisième Partie** est la rencontre avec deux poètes de l'ère préislamique : Imru' al-Qays et 'Antara. Deux figures tout autant contradictoires que fascinantes et qui nourrissent la légende arabe. Le premier est l'image du poète chantant la vie avec ses plaisirs et ses peines, surtout avec ses plaisirs, et c'est ce que nous découvrons avec l'article d'**Antonella Ghersetti** (Université Ca' Foscari de Venise) qui nous retrace une des aventures coquines du poète. Nous n'en dirons pas plus. Au lecteur de découvrir et même de rire ! Le second est un poète de l'amour et de la guerre : sa seule *Mu'allaqa*, que nous reproduisons dans ce numéro et dans sa langue originelle, est un véritable chef d'œuvre poétique, ce que démontre, à juste titre, **Driss Cherkawi** (The College of William and Mary, VA, USA) en rejetant l'idée de Qurashî, selon laquelle ce poème ne serait pas de 'Antara.

Iyas Hassan, doctorant de l'Université Lumière (Lyon II), agrégé d'arabe, et dans une perspective narratologique tout à fait innovante par rapport au support même de son essai, analyse une séquence de la *Mu'allaqa* de 'Antara. Il met d'abord le doigt sur une ambiguïté développée par le poème, aux niveaux temporel (le déroulement de la bataille) et spatial (la construction du champ de bataille). Ensuite, et sur la base de la description, il tente d'examiner le fonctionnement narratif de ce fragment, accompagné de l'ébauche d'une définition théorique de la narrativité. Enfin, la dernière partie de sa contribution se consacre à l'examen des sept variantes des diverses sources et de leur impact sur la construction même du récit. Car c'est bien d'un récit qu'il s'agit dans ce fragment choisi de la *Mu'allaqa* de 'Antara !

La Quatrième partie révèle, dans toute sa splendeur, la dimension artistique des traductions de Pierre Larcher. **G. P. Boyer**, présente l'œuvre picturale et calligraphique de **Abdallah Akar**. Les poèmes sont réellement suspendus sur de grandes toiles de sept mètres de hauteur, dédiées aux poètes des *Mu'allaqât*. L'auteur, dans son livre⁴, reprend des extraits des traductions de Pierre Larcher. « Poussées par « la navette des vents du sud », les étoffes peintes d'Abdallah Akar flottent, égrenant les poèmes. Clérambault écrivait : « les étoffes ne sont pas des matières mortes, elles se font entendre ». On y entend le cheval de Qays « chargeant, fuyant, fonçant », « le pas serré du renardeau, le pas lâche du loup ». Sur la toile, ajoute enfin G. P. Boyer (dans Akar, 2007, p. 7), et le papier que l'artiste y adjoint, on revoit les ocres de la coupe que 'Antara a portée à sa bouche « après la retombée des ardeurs du jour » et ici, dans un ajout, cette « trace de sang séché sombre comme l'indigo ». Le peintre calligraphe nous a autorisés, ici, à reproduire certaines de ses illustrations accompagnées des « *nasīb* » de chaque poème en arabe, et en français dans la traduction de Pierre Larcher.

Henri-Jean Debon, raconte son périple à Dubaï et comment un simple documentaire mettant en valeur tout ce qui brille dans une recherche incessante d'un désert absent-présent, lui donne finalement de la consistance et de la texture, grâce à des commentaires qui ne sont que des poèmes préislamiques récités par un ami libanais. Le spectateur voit enfin le contraste entre la voix du désert et celle des gratte-ciels, écho d'un modernisme greffé sur un espace traditionnel effacé. Les traductions qui en sont données en sous-titrage sont celles de Jacques Berque, une seule est finalement de Pierre Larcher « *un détour pour saluer.* », poème d'Al-Nâbigha al-Dhubaynî, dont le film portera le titre. Un document inédit et précieux !

La cinquième partie est totalement consacrée à **Pierre Larcher**. L'entretien que nous avons eu avec lui révèle la complexité du travail du traducteur et les divers facteurs qui ont permis un tel ouvrage : formation classique et linguistique, intérêt pour le monde arabe, séjours en Syrie et en Libye, et surtout, la confrontation avec les poèmes préislamiques dont les *Mu'allaqât*, étant un grand et fervent lecteur de poésie française d'abord, puis arabe moderne et classique. Le lecteur pourra découvrir la richesse de tous ces apports dans ses traductions. Une note à la fois biographique et bibliographique de Pierre Larcher, suivie d'une bibliographie sélective sur les *Mu'allaqât* et la

poésie arabe préislamique, fourniront au lecteur et au chercheur, un certain nombre de titres qui leur permettront d'approfondir leurs recherches. Enfin, comme un bouquet final, nous avons placé la contribution d'Abdelaziz Kacem, écrivain tunisien, dédié à un poète classique du IX^e siècle, Abû l-'Alâ' al-Ma'arrî, « l'aveugle génial, l'Homère, le Milton de l'arabité », comme l'annonce l'auteur dès le début de son article. Entre pessimisme, poésie et tradition grecque, sa poésie est d'une grande richesse autant littéraire qu'historique.

Nous souhaitons donc une très bonne lecture à tous au fil de cette belle promenade poétique et artistique, par laquelle nous espérons avoir contribué, si modestement que ce soit, à faire connaître la richesse des travaux de Pierre Larcher que le Gerflint en général et la revue *Synergies Monde Arabe* en particulier, remercient sincèrement de sa confiance et de son amitié.

Notes

¹ André Miquel, *Du désert d'Arabie aux jardins d'Espagne. Chefs d'œuvres de la poésie arabe classique traduits et commentés par André Miquel*. Paris, Sindbad 1992.

² *The Moallakât or Seven Arabian Poems, Which were suspended on the Temple of Mecca with a translation, a preliminary discourse and notes*, London.

³ *Eastern Luminaries Disclosed to Western Eyes. A critical Evaluation of the translation of the Mu'allaqât into French and English (1782-2000)*. New-York, Bern, Berlin, Bruxelles, Frankfurt am Main, Oxford and Wien : Peter Lang AG.

⁴ *Les poèmes suspendus*, Éditions Alternatives. 2007.